

La collection archéologique du peintre arrageois Georges Camus

Les Archives du Pas-de-Calais conservent sous la cote 3 Fi 196 un document exceptionnel en raison de sa rareté. Il s'agit d'un album d'aquarelles du peintre Georges Camus (1839-1909), reproduisant la collection d'objets antiques et du haut Moyen Âge rassemblés par ce représentant talentueux de ce que l'on a coutume d'appeler l'École d'Arras. Acquis en 1987 sur le marché parisien, ce recueil demeure inconnu tant du grand public que des archéologues¹. On se contentera ici d'une simple présentation, laissant aux spécialistes le soin de se livrer à une étude approfondie².

Sous le titre de *Recueil de monuments antiques tirés de la collection de M^r Georges Camus, artiste-peintre à Arras*, l'album (37 x 27 cm) se présente comme un catalogue. Une première partie intitulée *Explication des planches* fournit pour chaque objet une notice et donne pour certains d'entre eux de précieuses informations sur la provenance. Le corps du volume est constitué de 72 planches reproduisant les œuvres soit isolément, soit groupées, le plus souvent dans leur format original. Un classement réparti les pièces, non par époque, mais par technique ou par genre. Ainsi trouve-t-on successivement la « Céramique » (pl. 1-8), la « Verrerie » (pl. 9-25), les « Objets en os » (pl. 26-29), les « Objets en bronze » (pl. 30-36), les « Bijoux » (pl. 37-41), les « Statuettes de bronze » (pl. 42-57) et les « Terres cuites antiques » (pl. 58-72). Les dessins réalisés à la plume et à l'aquarelle témoignent du talent de l'artiste qui était estimé tout particulièrement pour ses natures mortes³. Une dédicace figurant sur la page de garde identifie l'auteur, indique la date d'exécution et éclaire sur les motivations qui ont conduit à sa réalisation : « Je dédie ce recueil aux artistes, savants, archéologues et en général à tous les hommes qui aiment l'art de nos pères et qui s'en occupent. Honneur leur soit rendu. [signé] G. Camus, Arras, avril 1908. »



Silène ivre, appuyé sur son âne.
Terre cuite dite de Tanagra.



Épingles et cuillères d'époque gallo-romaine
trouvées à Sainte-Catherine.

On ignore tout de la constitution de la collection. Il est toutefois impossible de ne pas évoquer la figure de Gabriel Bellon (1819-1899), dont le rôle fut très vraisemblablement déterminant. Peintre amateur, formé lui aussi par Constant Dutilleul, il tenait à Rouen un commerce de draperies et possédait à Saint-Nicolas une propriété où il recevait volontiers Corot, en compagnie d'artistes arrageois au nombre desquels figurait Camus. Il s'était très tôt passionné pour l'archéologie et avait constitué une très importante collection connue internationalement pour les statuettes en terre cuite de Tanagra qu'il avait été l'un des premiers en France à acquérir au début des années 1870. La collection de Camus est très proche de celle de Bellon dans sa composition générale, mais de qualité moindre, en particulier pour les « Tanagras » qui sont pour la plupart des faux fabriqués au moment de la découverte de Myrina (1880-1882), ce qui pourrait situer les achats dans les années 1890. En revanche, comme celle de Bellon, elle intéresse l'histoire locale car on relève un très grand nombre de pièces, d'époque gallo-romaine pour l'essentiel, découvertes dans le sol de Sainte-Catherine où Camus résida à partir de 1896⁴. Tous ces objets proviennent peut-être de la fouille de cinq tombes, effectuée par l'archéologue Auguste Terninck en 1887-1888, près de l'église, au carrefour des routes de Lens et de Théroouanne⁵.

Cette collection fut sans doute dispersée par les héritiers. Dans l'album, on observe la présence de croix tracées au crayon à côté de certaines œuvres. Celle figurant devant le n° 45 (statuette d'Aphrodite en bronze) est suivie de la mention « Vendu ».

1. L'album aurait dû figurer comme source dans le volume de la *Carte archéologique de la Gaule. Le Pas-de-Calais 62/2*, publié sous la direction de Roland Delmaire en 1994, puisqu'il reproduit des objets provenant de fouilles à Lens et Sainte-Catherine. Nous avons signalé son existence dans la notice biographique consacrée à Georges Camus dans *Arras et l'art au XIX^e siècle, Mémoires de la Commission d'histoire et d'archéologie du Pas-de-Calais*, t. 24, 1987, p. 50-51.

2. Nous nous sommes contentés de solliciter l'avis de Madame Violaine Jeammet, conservateur en chef des antiquités grecques, romaines et étrusques au musée du Louvre, qui nous a adressé quelques éléments d'appréciation et d'analyse. Qu'elle en soit très vivement remerciée.

3. Le dessin en revanche n'est pas toujours à la hauteur de ce que l'on connaît de l'habileté de l'artiste. Cela pourrait être lié à la grave maladie dont ce dernier est atteint à la fin de sa vie et qui le conduira à mettre fin à ses jours, le 4 avril 1909.

4. Arrageois de 1890 à 1893 au moins, Camus est indiqué comme habitant Sainte-Catherine, au n° 45, rue d'Arras, à partir du recensement de 1896 (Arch. dép. Pas-de-Calais, M 4262).

5. *Carte archéologique de la Gaule, op. cit.*, p. 553-554.



Histoire & Mémoire

Éditorial

Même si leur métrage peut apparaître presque insignifiant au regard de la production archivistique contemporaine, les fonds iconographiques constituent au sein des archives un trésor particulièrement précieux, en raison de leur force d'évocation d'un passé révolu, de leur usage dans le cadre des actions de valorisation, mais aussi de leurs qualités esthétiques souvent notables. Ils sont en général d'origine privée, qu'il s'agisse des clichés et publications de photographes ou d'éditeurs professionnels, des esquisses et croquis préparatoires annexés aux dossiers techniques des architectes comme des entreprises, ou encore des papiers recueillis au fil des ans et des occasions par certains amateurs ; mais ils peuvent aussi avoir été versés par un organisme public, tels les plans cadastraux ou la photothèque d'un service chargé de communication. Tous les supports, toutes les techniques sont mis à contribution, dessins, estampes et affiches, négatifs argentiques ou fichiers numériques, maquettes et bandes magnétiques... Proches à bien des égards des collections conservées au sein des musées ou des bibliothèques patrimoniales, mais liées aux archives par leurs modes de constitution ou de transmission, ces pièces uniques forment ainsi une source sans cesse renouvelée d'information, de surprise et parfois, disons le mot, d'émerveillement.

Leur conservation comme leur classement nécessitent en conséquence des techniques et des compétences spécifiques ; il convenait dès lors de rendre hommage à l'un des principaux artisans de leur présence aux Archives départementales, M. Patrick Wintrebert, à l'occasion de son départ pour une retraite sans aucun doute fort active. Il n'est nul besoin de détailler ici sa carrière, bien connue des lecteurs d'*Histoire et Mémoire* : auteur d'une maîtrise en histoire de l'art sur le peintre audomarois Léon Belly (1827-1877), M. Wintrebert est entré aux Archives départementales en février 1977, pour mener à bien le pré-inventaire des monuments et richesses artistiques du Pas-de-Calais. À cette mission, qui l'a conduit à devenir plus tard conservateur des antiquités et objets d'art, il a joint la responsabilité des archives iconographiques départementales : ses connaissances dans ces deux domaines lui ont permis de s'investir dans de nombreuses publications et manifestations, tant au profit de notre collectivité qu'au sein de multiples associations et sociétés savantes. L'un des points d'orgue en est sans aucun doute l'exposition *De l'invisible au visible*, présentée au château-musée de Boulogne-sur-Mer au premier semestre de cette année.

Il semblait ainsi naturel de lui demander de bien vouloir nous faire partager une nouvelle fois quelques-unes de ses découvertes, dans un numéro d'*Histoire et Mémoire* dont il serait l'unique contributeur. Le patrimoine arrageois en est la trame : à la publication du plus ancien plan de « permis de construire » conservé dans notre département (1681 !) succèdent la mise en lumière du souvenir de la chapelle de la Sainte-Chandelle dans un projet de l'architecte lillois François Verly et le portrait haut en couleurs du collectionneur touche-à-tout Victor Barbier, mais aussi un étonnant album d'aquarelles, constitué par le peintre Georges Camus et représentant sa collection d'antiques. De quoi satisfaire notre curiosité... et nous donner l'espoir de pouvoir continuer à compter M. Wintrebert parmi les auteurs de notre revue !

Dominique DUPILET
Président du Département

juin 2009 / n° 58

2 — Une histoire de goût au XVII^e siècle : pas-de-moineau ou enroulements et volutes

4 — La chapelle de la Sainte-Chandelle d'Arras et l'architecture révolutionnaire

6 — Victor Barbier (1849-1908) amateur d'art, poète, historien, journaliste et bibliophile

12 — La collection archéologique du peintre arrageois Georges Camus

ABONNEMENT
à reproduire sur papier libre

Prix : 2 € à l'unité
ou 6 €
(frais de port compris)
pour 4 numéros

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Profession : _____

Les chèques sont à libeller à l'ordre de Monsieur le payeur départemental du Pas-de-Calais et à adresser à :
Archives du Pas-de-Calais - Madame la chargée des actions culturelles - 12, place de la Préfecture - 62018 ARRAS CEDEX 09

Une histoire de goût au XVII^e siècle : pas-de-moineau ou enroulements et volutes

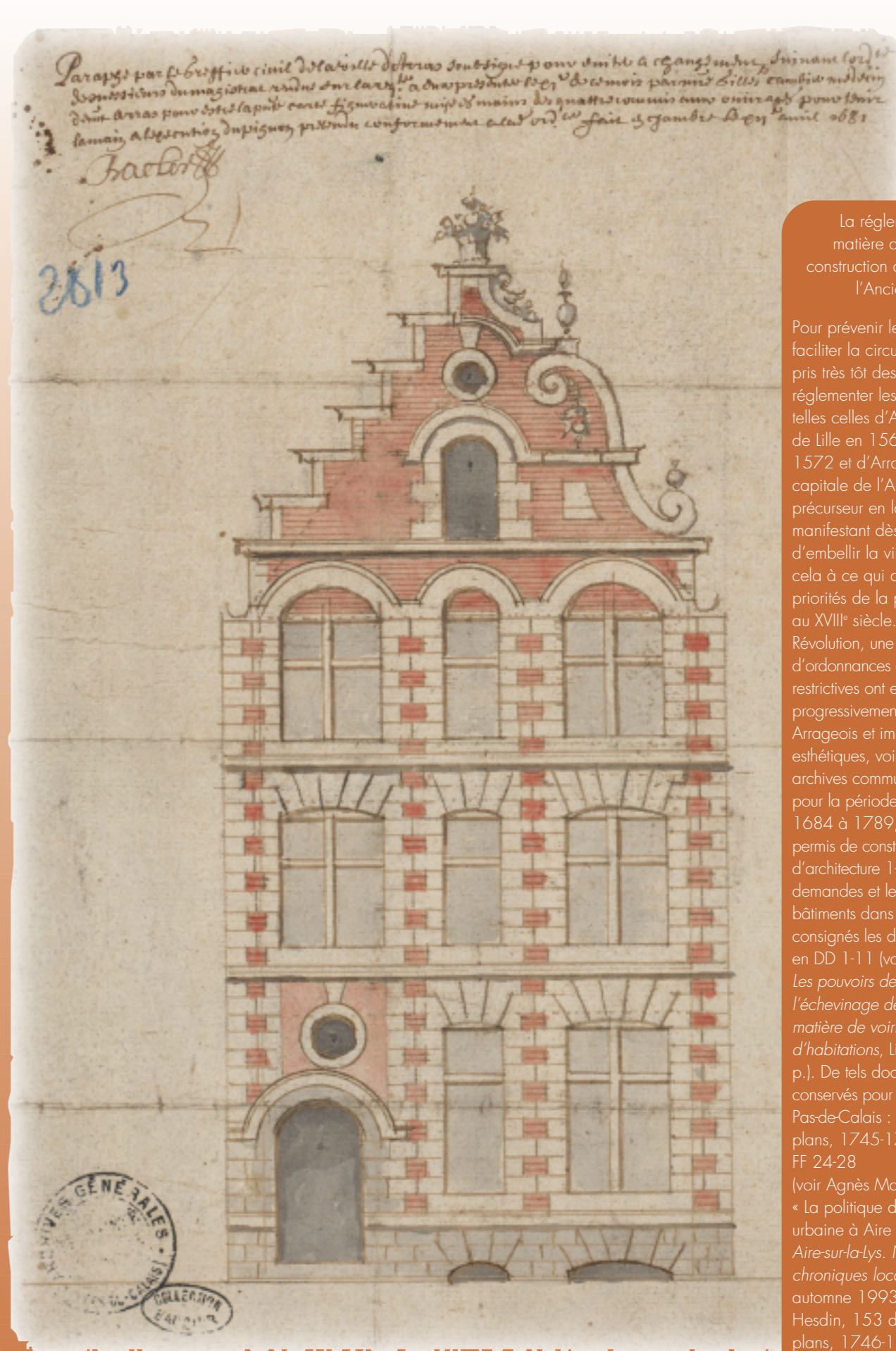
La collection Barbier renferme le plus vieux plan de permis de construire d'Arras¹. Il date de 1681 et est de trois ans antérieur au plus précoce de ceux conservés dans la collection communale. Le document paraphé par le greffier civil de la ville, Hector Bacler, comporte une mention manuscrite en haut fournissant la date de la décision des échevins autorisant les travaux, le 12 avril 1681, et le nom du requérant. Il s'agit de Gilles Cambier, qui venait d'être nommé par le Magistrat médecin pensionnaire de la ville, pour soigner les pauvres de la bourse commune². En revanche, l'inscription ne fournit pas la localisation de la maison. La décision du Magistrat consignée dans le petit registre mémorial³ indique seulement que le médecin habitait rue des Récollets, sans que l'on puisse toutefois être assuré que les travaux concernaient sa demeure personnelle.

L'établissement de ce plan fait suite à l'ordonnance du 29 mars 1679. Les échevins, voyant que leurs règlements en matière de voirie et de construction d'habitations n'étaient pas respectés, avaient décidé de renforcer les moyens de contrôle en obligeant les propriétaires qui désiraient rebâtir ou transformer la façade de leur maison, à faire établir un dessin du projet sous peine d'amende et de démolition : « il est défendu à tous les propriétaires des maisons de cette ville qui en feront reconstruire les pignons et les devantures [...] d'y faire travailler sans qu'au préalable ils en aient donné avis à Messieurs du Magistrat pour que les lieux soient vus et visités, et qu'il soit fait un papier ou dessein figuratif [...] contenant la forme de la construction nouvelle, des pignons et des devantures, ainsi que la hauteur, la largeur et tout ce qui contribue à la décoration et à l'ornementation de la ville. » L'ordonnance stipulait que le plan devait être dressé par le clerc des commis aux ouvrages, en l'occurrence Claude Lestoquart, architecte et sculpteur, auteur des magnifiques stalles de l'abbaye Saint-Vaast, aujourd'hui à l'église Sainte-Élisabeth de Paris.

L'élévation montre une façade à trois niveaux, animée par le jeu polychrome de la brique et de la pierre, selon un procédé constructif en vogue, importé de France dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Au rez-de-chaussée, l'amorce de soupiraux visibles dans le soubassement en grès indique la présence d'une cave. L'ordonnance de la façade se caractérise par une travée centrale plus étroite que les deux

autres, particularité qui pourrait résulter soit d'un remaniement ancien ayant regroupé deux maisons, soit correspondre à une volonté moderne d'éclairer au maximum les pièces. Le principal intérêt du document réside dans le projet de pignon qui offre un témoignage précieux du goût à Arras en cette fin du XVII^e siècle. Le plan laisse au propriétaire le choix entre deux partis pour le dessin des rampants : des pas-de-moineau à gauche, des enroulements et des volutes à droite. La première formule est très ancienne. Née au XIII^e siècle, ainsi que l'atteste la maison de l'Étape à Gand, elle s'est propagée aux XV^e et XVI^e siècles dans toute l'Europe du Nord. À Arras, ce type de frontispice a connu un franc succès. La vue panoramique précise et détaillée de la ville, dessinée par Antoine-François Van der Meulen pour représenter *L'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Arras le 30 juillet 1667*, montre que rampants continus et rampants à redents se partagent à parts à peu près égales le versant des toitures. C'est de Flandre aussi que provient le fronton à enroulements qui a donné son originalité aux places d'Arras. Le premier pignon dont les pentes sont adoucies par des ailerons est apparu en 1517 à Malines, au palais de Marguerite de Flandre. Dans les années 1560-1580, l'Anversois Hans Vredeman de Vries a contribué à répandre le goût pour ce type de couronnement et mis au point un modèle d'un caractère profondément flamand. L'événement déterminant qui a provoqué l'essor de cette formule à Arras serait la construction entre 1618 et 1624, par l'ingénieur et architecte des archiducs, Wenceslas Coebergher, du mont-de-piété, dont le pignon multiplie corniches, baies et ornements.

Ainsi ce dessin témoigne-t-il de l'attachement de la population artésienne aux traditions flamandes. Deux décennies après le rattachement à la France, les habitants demeuraient peu réceptifs aux modes de la capitale. Ce n'est qu'au cours du XVIII^e siècle que le pignon disparut progressivement pour être remplacé par un toit à croupe, à la française. Le 5 mai 1778, un règlement du Magistrat, prenant pour prétexte le danger que représentaient ces frontispices mal entretenus, interdisait l'érection de tout nouveau pignon et ordonnait que ceux devenus vétustes soient supprimés et remplacés par un pan de toit. Précisons que les places n'étaient pas concernées par l'ordonnance.



La réglementation en matière de voirie et de construction d'habitations sous l'Ancien Régime

Pour prévenir les incendies et faciliter la circulation, les villes ont pris très tôt des ordonnances pour réglementer les constructions, telles celles d'Anvers dès 1546, de Lille en 1566, de Tournai en 1572 et d'Arras en 1583. La capitale de l'Artois fait figure de précurseur en la matière en manifestant dès l'origine le souci d'embellir la ville, préluant en cela à ce qui deviendra une des priorités de la politique urbaine au XVIII^e siècle. Jusqu'à la Révolution, une longue série d'ordonnances de plus en plus restrictives ont enlevé progressivement toute initiative aux Arrageois et imposé des critères esthétiques, voire de style. Les archives communales conservent, pour la période s'étendant de 1684 à 1789, 617 plans de permis de construire (Dessins d'architecture 1-617) ; les demandes et les registres aux bâtiments dans lesquels sont consignés les décisions sont cotés en DD 1-11 (voir Henri Forgeois, *Les pouvoirs de police de l'échevinage de la ville d'Arras en matière de voirie et de construction d'habitations*, Lille, 1938, 166 p.). De tels documents sont conservés pour d'autres villes du Pas-de-Calais : Aire-sur-la-Lys, 140 plans, 1745-1787, Arch. com., FF 24-28 (voir Agnès Maillard-Delbende, « La politique de construction urbaine à Aire au XVIII^e siècle », *Aire-sur-la-Lys. Nouvelles chroniques locales*, n° 14, automne 1993, p. 5-13) ; Hesdin, 153 demandes et 144 plans, 1746-1780, Arch. dép. Pas-de-Calais, E-Dépôt 447/FF/187-188 (voir Sandrine Flahaut, *Urbanisme et vie*

Élévation annexée à l'autorisation de travaux à la façade de la maison de Gilles Cambier, médecin à Arras, 1681. Encre de Chine et lavis sur papier, 31 x 19 cm (Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 393).

1. Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 393 ; encre et lavis sur papier, 30,5 x 19 cm.

2. Ordonnance du 24 janvier 1681 (Arch. com. Arras, BB 27, fol. 53 r°). Gilles Cambier, appelé aussi Gambier, ou encore Le Cambier, appartient vraisemblablement à une vieille famille de la bourgeoisie arrageoise. L'un de ses membres, Louis, mort le 11 juin 1635, avait été échevin et conseiller d'Artois (*Épigraphie du département du Pas-de-Calais*, t.VII, p. 573). Gilles mourut en 1700 ; le registre mémorial, à la date du 17 janvier 1701, mentionne son remplacement comme médecin pensionnaire par Jean-Baptiste Lesenne (Arch. com. Arras, BB 27, fol. 234 r°). Le 7 juillet 1696, il avait fait l'acquisition, avec son épouse, Brigitte Labitte, d'une cense à Tilly-Capelle (*Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais*, arrondissement de Saint-Pol, t. II, Arras, 1880, p. 253-254).

3. Arch. com. Arras, BB 27, fol. 54 v° : « Suivant autre requête présentée par maistre Gilles Le Cambier, médecin demeurant à Arras, messieurs, après avoir ouy le rapport des sieurs eschevins sepmaniers et du procureur général de ceste ville, luy ont permis de faire construire de pierres et de briques conformément aux ordonnances suivant le model pour ce exhibé et paraphé par le greffier civil pour éviter à changement, délivré et mis es mains des quatre commis aux ouvrages pour tenir la main à l'exécution d'iceluy. Sy ont accordé en tant qu'ils peuvent l'exemption de logement en la maison où il réside size en la rue des Récoletz pour huitct ans à commencer du jour que l'on travaillera audit pignon. Fait en chambre le XI^e avril 1681. » Cette maison a vraisemblablement disparu ; nous avons recherché en vain dans la ville une façade pouvant correspondre au dessin.

La chapelle de la Sainte-Chandelle d'Arras



« Démolition de la Sainte-Chandelle d'Arras en 1791 ».
Encre de Chine et lavis sur calque contrecollé sur papier, 19 x 22 cm (Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 484/56).

Le dessin à la plume représentant la démolition de la chapelle de la Sainte-Chandelle est un des documents les plus connus des Archives du Pas-de-Calais. Largement diffusé par la gravure, il a servi à illustrer le vandalisme révolutionnaire. On le trouve reproduit en particulier dans un ouvrage fondamental sur le sujet, *Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, publié par l'historien d'art Louis Réau en 1959¹.

Situé sur la petite place, l'édifice était un des monuments phares de la ville. Siège du culte de Notre-Dame des Ardents depuis le XIII^e siècle, il était particulièrement prisé des visiteurs pour son clocher considéré comme un des joyaux de l'architecture gothique. À la tour était adossée une chapelle en forme de rotonde couverte d'une coupole, qui avait été reconstruite après les dégâts causés par les bombardements lors du siège de la ville en 1640². Sa démolition fut décidée en juillet 1791. C'est la chute accidentelle du clocher de l'Oratoire, le 28 juin 1791, et la panique que l'événement provoqua dans la ville qui conduisirent les membres de la confrérie des Ardents à proposer le jour même la démolition de la pyramide. Une

expertise confiée à l'architecte Posteau et au maître-maçon Degand conclut au mauvais état du clocher ; en revanche la rotonde fut déclarée comme étant parfaitement solide. En dépit de ce constat, les confrères persistèrent dans leur position arguant que la suppression de ce monument libèrerait la place et permettrait un meilleur déroulement du marché et des revues militaires. Le 2 juillet suivant la ville prit l'arrêté de démolition. Les travaux furent achevés avant la fin du mois d'août 1791.

L'auteur du dessin, le grand architecte néo-classique lillois François Verly (1760-1822), assista vraisemblablement à l'événement. Depuis le milieu des années 1780, il avait coutume de se rendre à Arras. En 1786, le jeune bâtisseur, alors frais émoulu de l'Académie royale d'architecture, avait en collaboration avec un confrère lillois, Louis Biarez, fourni les plans de reconstruction du séminaire qu'un incendie avait détruit trois ans plus tôt. Puis, deux ans après, les deux hommes avaient conçu pour le conseil provincial d'Artois un projet de reconstruction et d'agrandissement des prisons³. À la Révolution, Verly avait mis son talent au service du nouveau

et l'architecture révolutionnaire



« Vue du beffroy et du prytanée projetés dans l'ancien emplacement de l'église de Saint-Étienne de Lille ».
Dessin aquarellé (Lille, Palais des Beaux-Arts, W 3937 bis).

régime, produisant des décorations pour les fêtes révolutionnaires et se faisant volontiers le reporter des grands événements. Son dessin du monument est très précis si on le compare à l'élévation qu'en a laissée l'architecte Posteau⁴. En revanche, le reste relève plutôt de la création artistique. Le front de la place au second plan a été visiblement représenté de mémoire, comme en témoignent le nombre trop élevé de maisons et la forme curieuse des pignons. Par ailleurs, les proportions ont volontairement été modifiées. La taille des personnages et des maisons a été réduite pour valoriser le monument, lui donner une dimension héroïque en quelque sorte. Ajoutons que l'effet pictural du ciel couvert de nuées dramatise la scène. Enfin l'action des personnages a contribué à accréditer l'idée fautive et commode d'un acte de vandalisme accompli par des émeutiers surexcités, qui a prévalu chez les historiens du XIX^e siècle⁵.

Verly faisait très certainement partie des admirateurs du monument. Le souvenir en est demeuré très vivace dans l'esprit du bâtisseur, car on ne peut qu'être frappé par la parenté qui existe entre ce dessin et un des deux projets proposés par

l'architecte et adoptés par la municipalité de Lille, le 29 thermidor an II, pour la reconstruction partielle d'un quartier ravagé par le siège des Autrichiens en 1792. Il s'agit d'un prytanée et d'un beffroi à construire sur l'emplacement de l'église Saint-Étienne. Certes, les références stylistiques sont très éloignées du sanctuaire arrageois. Le Panthéon romain, qui hante l'imagination des architectes du temps, est le modèle du prytanée auquel il apporte la noble grandeur de l'antique.

Le classicisme est tout aussi présent dans le beffroi qui adopte la forme d'une colonne. En revanche, on observera que l'implantation du monument sur la place et surtout l'organisation des volumes sont les mêmes qu'à Arras : une tour adossée à une construction circulaire. Un autre rappel arrageois possible réside dans la disposition au rez-de-chaussée des maisons qui entourent la place d'une galerie de circulation bordée par des arcades. Ces réminiscences, bien que secondaires et sans doute inconscientes, n'en sont pas moins intéressantes à relever en raison de leur caractère paradoxal. Elles témoignent de plus des chemins mystérieux et inattendus que peut emprunter la création artistique.

1. C'est une reproduction gravée d'assez médiocre qualité, conservée à la Bibliothèque nationale de France, qui figure dans l'ouvrage (rééd. augmentée, Paris, 1994, p. 441). Parmi les nombreuses gravures exécutées d'après le dessin, on citera celle de Léon Gaucherel pour un article de Charles de Linas sur « La Sainte-Chandelle d'Arras », dans les *Annales archéologiques* (t. 10, novembre-décembre 1850, p. 326), en raison de sa qualité et parce qu'elle a contribué à faire connaître le document au plan national. L'auteur du dessin, François Verly, en tira une gravure si l'on en croit Arthur Dinaux, « Iconographie lilloise [...] », *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du midi de la Belgique*, 2^e série, t. 3, 1841, p. 253.

2. On signalera sur cette reconstruction une remarquable étude de Laurence Baudoux, « La chapelle de Saint-Cierge, dite aussi de la Sainte-Chandelle d'Arras (1648-1791) », à paraître en octobre prochain dans le tome 26 du bulletin *Histoire et archéologie du Pas-de-Calais*.

3. Les plans sont conservés aux Arch. dép. Pas-de-Calais, dans la collection Barbier (4 J 433 et 434) et dans la série des cartes et plans (CPL 1248/1-7). Les bâtiments du séminaire, inachevés à la Révolution, ont été démolis. Sur cet architecte, voir Jean-Jacques Duthoy, « Un architecte néo-classique : François Verly, Lille, Anvers, Bruxelles. Contribution à l'étude de l'architecture révolutionnaire », *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 41, 1972, p. 119-150.

4. Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 454/52.

5. Alexandre Godin et Achmet d'Héricourt ont été parmi les premiers à propager cette idée : « Il nous reste à constater que le monument qui, pendant si longtemps avait été le témoin de la piété de nos pères, fut détruit, dans un jour de violence révolutionnaire (an III de la République). Un dessin contemporain nous montre les Artésiens attelés, pour ainsi dire, à la statue de la Vierge qu'ils veulent renverser » (*Les rues d'Arras*, Arras, 1856, t. II, p. 256).



Portrait de Victor Barbier.

Photographie (Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 476/48). Tous les biographes ont laissé de Victor Barbier l'image d'un homme à la personnalité très attachante, à la fois enthousiaste, généreux, affectueux, franc et tolérant, ayant le goût de l'érudition mais aussi véritable boute-en-train en société.

Victor Barbier (1849-1908) amateur d'art, poète, historien, journaliste et bibliophile

Le nom de Victor Barbier est connu de tous les familiers de la salle de lecture du centre Mahaut-d'Artois. La collection de documents d'archives, de manuscrits, d'ouvrages, de cartes, de plans, de dessins et d'estampes, qui porte son nom, est un des fleurons de l'institution. La numérisation récente de la partie iconographique est l'occasion d'évoquer celui qui a été une des figures éminentes de la vie culturelle arrageoise au tournant du XIX^e siècle¹.

On ne saurait donner, dans le cadre restreint du bulletin, une biographie détaillée de ce personnage, tant ses activités et ses centres d'intérêt ont été multiples et variés. Il a été tout à la fois, ou parfois tour à tour, militant politique, poète, chansonnier, homme de music-hall², bibliophile, journaliste, animateur et dirigeant de sociétés savantes, artistiques et littéraires, organisateur de manifestations culturelles, etc. Nous nous contenterons d'évoquer les aspects les plus intéressants de son action, en particulier ceux qui expliquent le contenu du fonds et dont le dénominateur commun est la défense, la conservation et la mise en valeur de la culture et des traditions de l'Artois.

Le militant républicain

Victor Barbier est né à Arras, le 18 mai 1849, d'un père commis négociant. On ne sait pas grand-chose de son enfance, sinon que ses études se déroulent au collège de la ville. Sans doute est-ce au cours de ces années que naissent son goût de l'histoire et sa passion pour les arts. Vers l'âge de 20 ans, il est initié à la peinture par l'artiste arrageois Désiré Delaporte³.

Les premières années de sa vie d'adulte sont dominées par la politique et les questions sociales. C'est un républicain convaincu. Un ami d'enfance, le conseiller général Narcisse Bauvin (1856-1946), évoque dans son discours aux obsèques cette période : « La chute de l'Empire, les événements de 1870-1871 le trouvent avec toute la jeunesse agissante de cette époque, disposé à consacrer l'ardeur de ses vingt ans à la diffusion des idées républicaines, auxquelles il est resté fidèle toute sa vie ; aux côtés de ses aînés, Émile Lenglet, Périn, Leloup, Gerbore, il contribue à fonder le Comité républicain, dont il est resté pendant de nombreuses années l'un des membres les plus actifs⁴. » Il en est le secrétaire et le trésorier. Comme beaucoup de républicains de son temps, c'est un franc-maçon. Il fait partie de la loge de *La Constante Amitié*, où il côtoie de nombreux amis proches, en particulier le futur maire d'Arras, Adolphe Lenglet, auquel il est étroitement associé sa vie durant. Les valeurs de la franc-maçonnerie ajoutées au militantisme politique et à ses dispositions intellectuelles le conduisent à s'intéresser aux questions d'instruction et d'éducation. En 1873, à la suite d'un voyage à Arras du président de la Ligue de l'enseignement, Jean Macé, il crée une première bibliothèque populaire. Cinq ans plus tard, son nom figure parmi les fondateurs de la Société artésienne des amis de l'instruction, laquelle intègre le 26 décembre 1880 le mouvement national de l'Association philotechnique, qui dispense des cours du soir pour les ouvriers et donne des conférences. Barbier en organise la bibliothèque.



Portrait de Victor Barbier en Zidore Pitanchu (le poète patoisant), par Armand Robert.

Illustration, en page de titre, du numéro spécial du *Carillon d'Arras*, paru le 1^{er} juillet 1911 en hommage à l'homme de lettres, à l'occasion de l'inauguration au square Saint-Vaast d'un monument à sa mémoire (Arch. dép. Pas-de-Calais, PE 97/1).

1. Cet article a bénéficié des conseils avisés de M. Jean-Pierre Jupilet et des notes que ce fin connaisseur de Maximilien Robespierre et ce fureteur infatigable du passé de l'Artois a réunies sur Victor Barbier. Qu'il en soit très chaleureusement remercié.

2. Une notice biographique, que nous pensons avoir été rédigée par Barbier lui-même ou son entourage en 1904, signale qu'il a donné au théâtre d'Arras, en collaboration avec le rédacteur en chef de *L'Avenir d'Arras* et du *Pas-de-Calais*, Charles Vaillant, « plusieurs revues favorablement accueillies » (Arch. dép. Pas-de-Calais, M 2695). Nous n'avons pas vérifié ce point.

3. « Discours prononcé sur la tombe de M. Désiré Delaporte [...] par M. Victor Barbier », *Bulletin de l'Union artistique du Pas-de-Calais*, 1901-1902. Barbier expose une *Nature morte* en 1875, au salon de l'Union artistique du Pas-de-Calais ; c'est la seule manifestation publique de cet aspect de son talent.

4. « Obsèques », *L'Avenir d'Arras et du Pas-de-Calais*, 27 février 1908, p. 2.

L'animateur de la vie culturelle locale

L'année 1882 marque un tournant dans sa vie. C'est le début d'une activité professionnelle : un arrêté en date du 6 février le nomme directeur du mont-de-piété, fonction qu'il conservera jusqu'à sa mort. Par ailleurs, la politique cède le pas aux activités littéraires et érudites⁵. C'est alors qu'il prend une part décisive dans la vie culturelle de la cité, se montrant en la matière un remarquable animateur. Déjà en 1874, grâce à Désiré Delaporte qui l'avait introduit auprès d'une des figures marquantes de la scène artistique arrageoise, le paysagiste Xavier Doullens, il avait participé à la fondation de l'Union artistique du Pas-de-Calais. À partir de 1888, il est le secrétaire, puis le trésorier, et en 1896 le président de cette association destinée à promouvoir les œuvres des artistes du Pas-de-Calais et à leur venir en aide par le biais d'expositions, de loteries et par l'organisation de ventes. L'abondante correspondance conservée dans le fonds témoigne de son activité prodigieuse et de son dévouement. Cela lui vaut en 1904 d'être la cheville ouvrière de la section des beaux-arts de l'Exposition du Nord de la France, où sont représentés tous les grands artistes régionaux : Jules Breton, Gustave Colin, Francis Tattegrain, Virginie Demont-Breton, Eugène Chigot et Henri Duhem. À partir des années 1890, il joue un rôle prépondérant au sein des deux cénacles savants de la ville que sont l'Académie d'Arras et la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais. Élu membre de la première en 1887, il est d'abord chargé des rapports du concours de poésie, avant d'accéder au poste de secrétaire général en 1898. Au sein de la seconde, qu'il préside à partir de 1900, il privilégie les actions de conservation sur les travaux historiques et livre lors du démantèlement des fortifications d'Arras un combat acharné pour obtenir la préservation de plusieurs témoins remarquables du point de vue archéologique. Ajoutons au titre de ses nombreux engagements, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité⁶, qu'il est aussi un membre très actif de la commission du musée et de celle de la bibliothèque communale.



Victor Barbier discoursant au banquet de l'Union artistique du Pas-de-Calais en 1885. Lithographie d'après un dessin d'Armand Robert (Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 480/176). Victor Barbier excellait dans cet exercice, ce qui faisait que l'on avait souvent recours à lui pour composer les toasts portés soit dans les banquets officiels, soit dans le cadre de fêtes de famille. « Dans chacune de ces solennités, écrit Gustave Acremant, il savait apporter un je ne sais quoi, *sui generis*, très piquant, très approprié, très sympathique » (*Mémoires de l'Académie d'Arras*, t. 42, p. 371).

Le journaliste et le poète

Victor Barbier a laissé peu de travaux d'érudition. On retiendra de lui une histoire des Rosati en 1888, la publication de lettres inédites d'Augustin Robespierre et un article sur la fédération artésienne du 3 juin 1790, en 1891, et enfin un intéressant panorama de la vie culturelle du département au cours du XIX^e siècle, rédigé en 1900 à la demande du conseil général⁷. Il a consacré une partie de ses talents littéraires au journalisme. Il tient la chronique théâtrale dans le quotidien républicain *L'Avenir d'Arras et du Pas-de-Calais*. Il est surtout le fondateur et le rédacteur en chef du *Carillon d'Arras*, un hebdomadaire satirique paru entre le 10 mai 1884 et le 5 juin 1886. Sous les pseudonymes de Joyeuse pour les poèmes en français, de Zidore Pitanchu pour les poèmes en patois et de Gros Bourdon pour les textes en prose, Barbier peut donner la pleine mesure de sa verve. Dans un numéro spécial du *Carillon*, reparu exceptionnellement le 1^{er} juillet 1911 à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire de Victor Barbier, l'avocat douaisien Victor Dubron rappelle le ton si particulier du journal auquel lui-même a collaboré : « Nous avons encore dans l'oreille les tintements gaulois sans grivoiserie, frondeurs sans

arrogance, narquois sans méchanceté et, par-dessus tout, indépendants... mais indépendants d'exultante indépendance, celle qui n'attend rien de quiconque et ne craint rien de personne⁸. » Mais c'est à la poésie que Barbier doit surtout sa réputation. Tout au long de son existence, il rédige « ces innocentes boutades jetées aux quatre vents sous de faux états civils » comme il les qualifie lui-même⁹, mettant sa muse au service de toutes les fêtes, de toutes les solennités et de toutes les nobles causes. Citons de lui ces quelques vers dans lesquels il exprime le plaisir qu'il a à s'adonner à cet exercice :

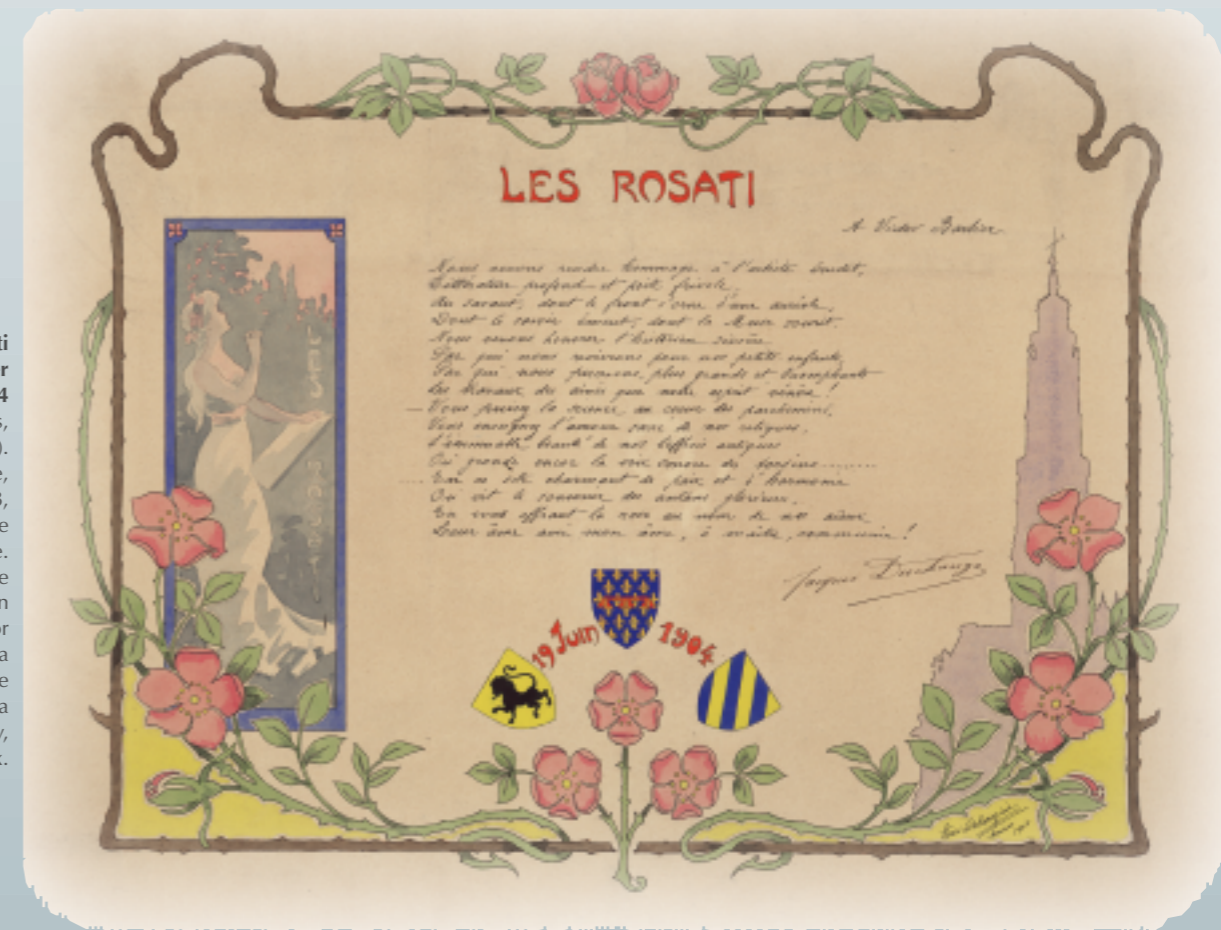
In travaillant j'sus fin hureu
Chaqu'fos que j'peux treuver en' rime ;
Ch'est min goût à mi d'etr'véreux,
Après tout, chà n'est pon un crime!¹⁰.

On doit aussi à Victor Barbier de nombreuses chansons, notamment celles pour la fête d'Arras. Cette production littéraire, qui participe du courant régionaliste alors en plein essor, lui vaut l'estime et l'amitié du grand chansonnier lillois Alexandre Desrousseaux¹¹.

Diplôme de rosati
décerné à Victor Barbier
le 19 juin 1904
(Arch. dép. Pas-de-Calais,
4 J 487/55).

Ce cénacle littéraire, fondé à Arras en 1778, ne donne au XIX^e siècle que peu de signes de vie.

Après une tentative avortée de rénovation en 1877, conduite par Victor Barbier, ce n'est qu'à la fin du siècle et à Paris que la société renaît sous la houlette de René Brissy, dit Le Cholleur.



7. Les Rosati, notice historique et choix de poésies, Arras, 1888, 72 p. ; *Lettres inédites de Augustin Robespierre à Antoine Buisson* [...], Arras, 1891, 51 p. ; « Fédération artésienne du 3 juin 1790. Projet d'une confédération générale soumise à l'Assemblée nationale par la commune d'Arras », *Mémoires de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais*, t. 1, p. 209-218 ; « Beaux-arts et belles-lettres », *Le Pas-de-Calais au dix-neuvième siècle*, Arras, 1900, t. 1, p. 131-180. Il est aussi l'auteur d'une désopilante *Histoire d'Arras par un gai compère, racontée à de grands enfants*, parue dans les colonnes du *Carillon d'Arras* (voir aux Arch. dép. Pas-de-Calais les épreuves en vue de la publication d'un tiré-à-part, BHB 898/2).

8. « Victor Barbier », *Le Carillon d'Arras*, 1^{er} juillet 1911, p. 1. Parmi les collaborateurs, nous nous devons de citer l'archiviste départemental Henri Lorient, qui signe ses articles sous le sobriquet de Grelot ; Victor Dubron, dans l'article cité, le qualifie avec humour de « savant folâtre à ses heures, un rat d'archives, un rongeur de parchemins, capable à l'occasion de se griser de la poussière des siècles ».

9. Propos rapporté entre autres par l'abbé Charles Rohart, « Adieu à M. Victor Barbier, secrétaire-général », *Mémoires de l'Académie d'Arras*, t. 39, p. 22.

10. « La muse à Zidore », poème daté du 16 mai 1885, reproduit dans *Le Carillon d'Arras*, 1^{er} juillet 1911.

11. Voir dans le fonds l'intéressante correspondance échangée entre les deux hommes (Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 247/72-118).

5. Barbier n'abandonne pas tout à fait la politique. En 1886, il compte avec Adolphe Lenglet parmi les fondateurs du Cercle républicain. Ajoutons qu'un an avant d'être nommé directeur du mont-de-piété, Barbier avait été élu au conseil municipal d'Arras ; selon ses biographes, il donne sa démission en 1882 pour laisser entrer Adolphe Lenglet qui a atteint l'âge de l'éligibilité.

6. Il est président des anciens élèves du collège d'Arras, membre de plusieurs sociétés et associations dont celle des Antiquaires de la Morinie, de la Betterave, qui réunit à Paris les élites nordistes, et des Fils des trouvères, une société littéraire lilloise, etc. On ne saurait oublier de mentionner sa tentative de rénovation en 1877 des Rosati, à l'occasion du centenaire de la naissance de ce cénacle de poètes.

La constitution de la collection

À côté du « galant trouvère », de l'observateur spirituel des habitants et de la vie de la cité, de l'animateur des sociétés savantes, littéraires et artistiques de la ville, il y a celui qu'un contemporain qualifie de « fureteur infatigable et averti », dont toute la vie a été consacrée à la recherche et à l'acquisition de manuscrits, livres, brochures, plaquettes, documents d'archives et gravures, qui ont fait de sa bibliothèque une collection unique pour l'histoire des choses et des hommes du département. Victor Barbier est demeuré très discret sur la constitution de ce trésor. Il n'a laissé ni registre d'entrée, ni inventaire permettant d'en retracer la chronologie ou de connaître précisément les modes d'acquisition et les noms des vendeurs¹². Si l'on se réfère aux catalogues de ventes annotés conservés dans le fonds, les achats débutent dès les années 1870. La vente de la bibliothèque de l'archiviste départemental Alexandre Godin organisée à Arras en juin 1875 est l'une des premières manifestations importantes à laquelle il ait participé. Lorsque les activités professionnelles ou toute autre raison ne lui permettent pas d'assister à la vente, il recourt aux services d'un ami. Ainsi trouve-t-on dans le catalogue de la vente après décès de l'avocat N. Regnard, qui se déroule à Valenciennes du 15 au 23 novembre 1886, une correspondance échangée avec l'académicien Louis Ricouart, ancien maire d'Arras et imprimeur à Anzin (Nord), dans laquelle l'Arrageois fournit les numéros des lots qui l'intéressent, s'informe sur leur état de conservation et donne une indication du prix moyen qu'il entend mettre¹³. La prospection ne se limite pas aux ventes publiques. Barbier est client de librairies spécialisées, notamment celle de L. Crépin à Douai dont proviennent de nombreux documents figurés. Par ailleurs, ses relations lui permettent d'entrer directement en contact avec les détenteurs de documents précieux. Ainsi les papiers d'Antoine Buissart, qui fut l'ami de Lazare Carnot et des frères Robespierre, ont-ils été acquis au baron André Dard, d'Aire-sur-la-Lys. C'est le cas aussi pour les dossiers de recherches de Victor Advielle (1833-1903) dont il était un des exécuteurs testamentaires.

Si les achats visent tout ce qui concerne le Pas-de-Calais, la période historique de prédilection est la Révolution française. Maximilien Robespierre est le personnage qui est l'objet de toute son attention. C'est à la vente du baron André Dard, qui se déroule à Saint-Omer du 7 au 15 novembre 1892, qu'il fait en la matière



Étude de bretonne assise, par Charles Demory (1833-1895).
Crayon sur papier bistre, 29,5 x 22,5 cm
(Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 480/42).

La collection Barbier renferme pas moins de 70 dessins, études et croquis de cet artiste arrageois qui a consacré une partie de son talent de paysagiste et de peintre de genre à la Bretagne.

les acquisitions qui ont contribué à faire de sa documentation sur le grand révolutionnaire un ensemble unique au monde. Cela le conduit à la fin de sa vie à entamer en collaboration avec Charles Vellay l'édition des œuvres complètes¹⁴. L'autre originalité de la démarche du bibliophile artésien, que celui-ci partage avec l'archiviste départemental Henri Loriquet, alors occupé à constituer son *Album départemental* (l'actuelle sous-série 6 Fi), est l'intérêt porté aux documents iconographiques. Cela vaut aujourd'hui aux Archives de posséder un fonds iconographique exceptionnel, tant par le nombre de pièces qui s'élève à 2 794, que par la diversité du contenu puisqu'y apparaissent toutes les techniques et tous les domaines de la représentation figurée : cartes et plans, portraits, vues de sites, de villes et de monuments, scènes de la vie religieuse et politique, images de piété, dessins et estampes des artistes locaux, etc.



Abattage d'arbres, par Eudes de Retz (1857-1930).
Fusain sur papier, 23 x 32 cm
(Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 480/169).
Victor Barbier devait avoir une affection particulière pour cette évocation dramatique d'arbres abattus. Lui-même s'était élevé contre la disparition du bois de Saint-Michel lors du démantèlement des fortifications et avait rédigé plusieurs poèmes sur ce thème. Ces quelques vers extraits d'une de ses plus belles créations, intitulée *Gloria victis*, pourraient servir de commentaires à ce dessin :
*Arrageois, c'en est fait ! Les tilleuls et les ormes,
Qui couronnaient nos vieux remparts,
Sont tombés sous la hache et leur débris informes
Jonchent le sol de toutes parts.*



Le bain du berger, par Camille Corot, 1855.
Cliché-verre
(Arch. dép. Pas-de-Calais, 4 J 479/29).
Corot a été initié à cette technique originale, qui relève à la fois de la photographie et de la gravure, par les artistes arrageois. Cette épreuve, pourtant signée du maître, était classée par erreur parmi les œuvres de Julien Boutry.

L'entrée aux Archives

Victor Barbier décède prématurément le 23 février 1908. Dès l'annonce de sa disparition, amis et érudits locaux se mobilisent pour que la collection ne soit pas dispersée : « Elle [la bibliothèque] est, souligne l'abbé Rohart devant les membres de l'Académie d'Arras, par son ensemble, son origine comme par son caractère, le patrimoine de notre ville et de notre département. Ce serait un crime comme une honte de la disperser aux quatre vents du monde. » Et le savant orateur de plaider pour qu'elle entre dans un dépôt public « où chacun puisse venir faire sa moisson de documents¹⁵. » L'achat par le conseil général est décidé lors de la séance du 20 août 1908, au terme de négociations menées avec les deux fils du défunt, André et Georges, au cours desquelles l'archiviste départemental a joué un rôle déterminant. La collection n'étant pas cataloguée, le personnel des archives a dû se livrer à un travail d'inventaire de plusieurs mois, ce qui a permis d'en connaître précisément le contenu et de ramener le montant proposé par les héritiers de 30 000 à 20 000 francs¹⁶. La publication d'un premier répertoire (articles 1 à 953) est interrompue au stade des épreuves par la Grande Guerre ; le complément en est catalogué ou analysé en deux phases, de 1955 à 1975, puis en 2004. La partie iconographique a été récemment numérisée, pour une prochaine consultation sous cette forme.

12. Barbier n'a pas non plus classé sa collection. Selon Gustave Acremant, qui a laissé une description de son cabinet de travail, « le désordre le plus parfait y régnait », mais « il savait où il avait placé la moindre plaquette. » (« Réponse au discours de réception de M. le D^r Lestocquoy », *Mémoires de l'Académie d'Arras*, t. 42, p. 368).

13. Arch. dép. Pas-de-Calais, BARBIERC 554/2.

14. Le projet d'édition est lancé au sein de la Société d'études robespierristes que Barbier a contribué à fonder le 15 juin 1907. Avec Charles Vellay, il trace le plan de la publication et fournit l'essentiel de la matière du premier volume dont la parution est retardée par sa mort : *Œuvres complètes de Maximilien Robespierre*, t. 1, *Œuvres judiciaires*, Paris, 1910. Signalons que c'est aussi à la vente Dard que Barbier rentre en possession de l'importante collection d'autographes provenant d'Octave Petit.

15. Abbé Charles Rohart, *op. cit.*, p. 23.

16. En 1911, une vente de livres et de documents figurés de la collection Barbier, faisant double emploi avec ceux conservés aux Archives et à la bibliothèque municipale, rapporte 7 000 francs au département (*Catalogue des livres et gravures anciens et modernes, provenant de la bibliothèque Victor Barbier et des doubles de la collection départementale. Vente aux enchères publiques du lundi 3 au samedi 8 avril 1911*, Arras, 1911, 143 p., 1 439 n^{os}, portant sur 7 493 articles).